

Denis Rigal

## Neuf poèmes et deux arbres

bien sûr qu'elles sont trois  
images brisées sur l'eau sans cesse  
celle qui tord le linge rougi  
celle qui bat  
celle qui chante  
quand tout est fini  
que les autres n'entendent pas

la vipère madrée sous la pierre  
c'est une corde lovée  
pour la robe du moine  
c'est un fouet  
pour le cul de la mariée  
dit la fille aux longues jambes

! et le gisant soleil  
avec ses ongles longs  
sur le ventre de la nuit  
rouges brisés  
sur le corps de l'eau féline  
(c'est trop d'échos dit-elle  
laisse-moi)

### LE TEMPS DES CERISES

le lac et sa moraine les poissons  
putatifs dans leurs forêts inverses  
des lambeaux d'azur cache-misère  
entre les pins le murmure euphémique  
des choses méridiennes insectes  
à crinclin et gousses déhiscentes  
la voix claire venue d'un temps avant  
le temps tout y est l'instant revient  
sur soi s'improvise une éternité

infime Echo et Narcisse en un  
qui se mire et admire et disparaît  
dans sa pupille la voix dans sa lumière  
offre les petits fruits luisants et lisses  
à qui rêvait moins clémente saison  
et grenade lascive au bout de très longs doigts

## FEMME ASSISE

devant le jardin bienveillant  
et la forêt qu'on ne voit pas  
où piquent niquent les amoureux  
dans l'aimable lumière assise  
en robe à fleurs pastel les doigts  
sur le triangle désuet  
d'ambre ou d'ombre à son cou disait  
quand je serai bien vieillelaide  
lasse des passementeries  
descendrai à la mer  
nagerai jusqu'à

rouillés sont les vaisseaux friables  
les saillants face à la rongeuse  
la mer toujours nécromancienne  
qui n'a souri jamais depuis  
des millénaires

ni à l'aurore  
ni quand au loin le haut-fourneau  
dégueule en silence ses gueuses  
sa lave jaune-orangé-rouge  
jusqu'à l'autre certain rivage

l'homme ici prend terre et revoit  
les perdrix grises à l'essor  
sous un ciel infini-turquoise  
quelque part vers Wissant ou bien  
le lilas survivant parmi  
la mauvaise herbe et les vestiges

revient défricher son arpent  
plante un pommier pour ses planètes  
un peuplier pour son argent  
élit séjour humain auprès  
des bêtes absolues respire  
l'aisselle rousse de septembre  
l'odeur de la menthe froissée  
(on y couchait les truites  
au ventre d'or profond)  
poursuit la terminable phrase  
qui le porte encor qui ne dit  
que soi son dessein matinal  
l'aimable et le poignant chaos  
qui fut

ainsi le musicien  
perdue la voix tari le flot  
de vers qui contait son exil  
descend dans la salle commune  
et joue pour les autres muets  
l'inopérante Inachevée  
et nécessaire mélodie

## INJONCTIONS ET MYSTÈRES

sur l'avis de l'ancien il a franchi la montagne et maintenant il a du rien plein la cervelle, le bleu acéré qui tinte, des cristaux fichés dans la gorge et il repousse comme il peut l'étendue, prélève au bouleau balbutiant son papyrus (de quoi écrire longuement s'il y avait lieu) cherche l'eau claire comme une lame, et vide, qu'on voit à peine, qu'on n'entend pas et qui cascade plus aval, il faut croire, à sauts et paliers et bouillons vers la mer ; l'élan secoue sa tête absurde et sème ses crottins oblongs sur les sentiers qu'il a battus, les oiseaux sont peints pour la guerre, le lemming blottit sa peur immense, l'homme est un souvenir du loup, cette fumée que le vent dissipe, là-bas, tout près, au centre, mais où la sterne méridienne qui n'a sa place nulle part et tout l'espace dans les ailes ? essaie de dépiauter la mémoire et le monde, renonce à ordonner ; si le lac vire au rose, il creuse son abîme : rentre vite, ne bois que cet alcool qui a passé deux fois la ligne, a roulé son tonneau sur la bosse des mers ; bois-le très froid.

## L'AUTOMNE À GRIGNAN

*à Philippe Jaccottet*

il souffle encor ce vent très doux du sud  
en fin de jour parmi les hêtres jaunes  
et les merisiers flambeurs qui frémissent  
le grand échassier gris compte ses pas  
darde puis ça puis là son bec précis  
et des bestioles meurent des brumes roulent  
l'homme s'arrête au rebours du chemin  
où toujours grincent les courroies les jougs  
et les essieux du même ancien charroi  
pose une main au portillon du clos  
(bonjour monsieur Gauguin !) et montre auprès  
le regain noir sous les pommiers tordus  
d'une souffrance énigmatique et puis  
les aimables vallons où il subsiste  
un peu de temps encor un peu de thym  
ou de lavande aux jachères penchées  
et quelques grappes à cueillir après le gel  
qui font ce vin pâle et sucré ce vin éteint

*à Giorgio*

il règne l'astre des astres  
chauffe l'azur au blanc  
l'argile à l'ocre pâle  
l'esprit est sur le monde et c'est  
ce souffle sec qui s'étend sur l'éteule  
à l'infini austère et le milan  
qui tourne ici comme partout

l'homme bâtit de murs aveugles  
ses tanières resserre ses ruelles  
baigne ses yeux cautérisés :  
ainsi tu l'auras vue la face  
de rigueur et d'absence son œil  
unique et nu  
ne te plains pas

l'huile et le vin dans l'ombre amène  
 de l'antré-temps au secret lentement  
 suaves s'accumulent  
                                   les fleuves frais  
 descendent jusqu'à toi  
 le chien s'endort à l'ombre des rosiers

## PETIT CHANT COSMIQUE

je suis le maître des distances  
 et ma voix porte aux montagnes

je contiens les hautes eaux d'acier poli  
 les troupeaux du ciel y galopent  
 les voiliers anodins s'y plantent à l'envers

j'ignore les amers et les gestes rouges des arbres  
 je hue les nues  
 qui me houspillent et me conspuent

je suis semblable à l'étoile ailée  
 au talon du chasseur  
 je le guide vers le marais où prend essor  
 l'oiseau léger

je mourrai avec lui dans la boue suffisante  
 les montagnes se tairont enfin

## MESSAGERS

celui qui vole sur place contre le vent  
 celui qui tourne dans le bleu  
 celui qui enserre  
 celui qui lie et qu'on pose aveuglé  
 au gantelet des belles dames  
 celui qui porte un croissant pâle sur le poitrail  
 (comme le bandeau blanc  
 au front de la sibylle)

et perche droit sur son piquet  
tôt ou tard il fondra  
sur ces riens affairés  
pattes grêles  
et jolies petites mains roses  
qui gribouillent ne savent quoi  
dans l'innocent désordre végétal

## PEUPLIERS

ithyphalliques  
sur deux rangs  
donnent la perspective

filent droit  
jusqu'à la noue  
fraîche et dormeuse  
dans l'ancien lit

libèrent des graines  
noir vif  
minuscules dans leur coton  
des poissons prestes les mangent

en saison finissante  
au moindre souffle  
bavardent  
interminable cliquetis  
de pluie métallique  
hébergent des corbeaux  
discordants  
la grande fonderie d'avril  
leur refait des bourgeons  
d'airain gluant  
dressés vers les croupes du ciel

## PLATANES

alignés sur le mail  
condamnés  
au garde-à-vous à perpétuité  
attendent  
quelle vieille baderne ?

ne sauraient pas pousser tout seuls  
on les plante  
on les élague  
on les rabat  
on les tond  
ils n'en crèvent pas

mais prennent des formes  
baroques  
masques de trolls  
antilope interlope  
à buste de femme  
loupe comme le ventre  
d'une fécondité préhistorique  
à la vulve démesurée  
d'année en année plus béante

n'ont pas de voix  
seulement les « ploc ! » des boules  
qui se heurtent à leur pied  
on croirait qu'ils les ont pondues

escarres où suinte un pus brunâtre  
peau écaillée en plaques  
d'une gale incurable

se dénudent d'un coup  
emplissent les caniveaux  
les recoins  
jusqu'aux chevilles dans les feuilles  
on pousse  
cela chuinte plaisamment  
cela chuchote  
à propos de rien